

débris d'une poterie épaisse, on supposerait, et c'est une tradition chez ces peuples, qu'ils ne se nourrissent autrefois que de coquillages.

---

EXTRAIT

D'UNE LETTRE DE M. SAB. BERTHELOT

ÉCRITE DE TÉNÉRIFFE

AU PRÉSIDENT DE LA COMMISSION CENTRALE.

---

..... Relégué dans ce coin du monde, je ne puis que vous parler de ce qui s'y passe, et surtout de l'événement dont les détails ne vous sont parvenus que par la voie mensongère des journaux. Le choléra se déclara dans l'île de Canaria, une des plus importantes de cet archipel, au commencement de juin; mais lorsque nous reçûmes ici la nouvelle de l'existence de ce fléau et des affreux ravages qu'il exerçait dans l'île voisine (éloignée de celle-ci de 18 lieues), le mal y couvait déjà depuis longtemps. Tout porte à croire qu'il y fut introduit par un bâtiment espagnol, venu de la Havane, et admis à Canaria dans les premiers jours de mai. Quoi qu'il en soit, si nous avons été préservés de l'épidémie, nous le devons moins aux conditions hygiéniques de l'île que nous habitons, qu'aux précautions sanitaires qui ont été prises. Diverses circonstances placent Ténériffe dans une position exceptionnelle; le pays est généralement sain; il n'y existe ni rivières ni marécages, et les eaux des sources et des citernes sont d'excellente qualité. La ville de Sainte-

Croix, où viennent aboutir toutes les communications du dehors, est spacieuse ; ses rues sont larges et constamment rafraîchies par la brise de mer, qui souffle ordinairement du nord au nord-est ; la plupart des maisons sont vastes, avec cours ou jardins intérieurs ; la plus grande propreté y règne. L'île est en outre la plus montagneuse de l'archipel Canarien, et le pic qui la domine, et qui constitue un des points culminants de notre hémisphère, doit être considéré comme un puissant foyer d'électricité et de réaction atmosphérique. Sur une surface qui embrasse 50 lieues de contour, Ténériffe compte environ 82 000 habitants, répartis dans six petites villes, six grands bourgs, treize villages, trente hameaux et une multitude de chaumières, de granges et de maisons de campagne isolées. Ainsi la population n'est agglomérée sur aucun point, et chaque maison n'est occupée que par une seule famille. Toutes ces circonstances étaient bien faites pour nous rassurer.

A Canaria, au contraire, les conditions hygiéniques présentent des différences notables. Il y a dans cette île des gorges étroites, parcourues par des torrents, et profondément encaissées par des massifs formidables, des vallées aux eaux stagnantes et malsaines, où règnent des fièvres intermittentes ; dans les principaux centres de population, les influences salutaires des vents alisés se font moins ressentir qu'à Ténériffe, à cause des accidents de terrain, et de la situation des côtes par rapport à la position des bourgs et des villages placés sur le littoral ou disséminés dans l'intérieur. Les habitants de certains districts, à l'exemple des anciens indigènes, vivent encore en troglodytes,

et même dans la capitale de l'île, le faubourg de Saint-Nicolas, où l'épidémie a sévi avec tant de force, compte plus de grottes que de maisons. Ces singulières habitations, taillées dans le rocher, sont occupées par de pauvres familles. On ne saurait s'imaginer en Europe rien de si original et de si affligeant à la fois. Pourtant cette falaise des grottes, refuge des mendiants et des lépreux, ce faubourg de *San-Nicolas de las Cuevas*, où s'est logée une population en guenilles, s'élève au pied d'une ville bien bâtie, qui renferme des édifices remarquables. C'est la cité des palmiers (*la Ciudad de las Palmas*), avec ses vastes couvents, ses belles églises, les palais de l'évêché, celui de l'inquisition, aujourd'hui le séminaire, *las Casās consistoriales*, le collège, le théâtre, un grand nombre de maisons élégantes habitées par l'aristocratie canarienne et le haut commerce, une cathédrale enfin, dans le style de Saint-Sulpice de Paris, construite d'après les dessins d'un chanoine non moins habile architecte que notre célèbre Servandoni. La ville de Las Palmas compte environ 18 000 âmes ; elle est traversée par un ravin, sur lequel on a jeté un pont monumental, qui joint le grand quartier de Triana à celui de la Vegueta. Toute cette masse d'édifices et la falaise des grottes elle-même, que cerne aux deux extrémités un mur d'enceinte, se trouvent resserrés entre la plage et les massifs qui la bordent.

Aussi, à l'apparition du choléra, le faubourg des grottes devint un foyer d'infection. Le mal qui couvait, s'annonça d'abord par quelques cas insolites et précurseurs du fléau, qui éclata bientôt avec la fureur d'un volcan. L'éruption fut terrible, foudroyante ; le choléra

se répandit comme un incendie et envahit toute la ville ; la moitié des habitants des faubourgs de Saint-Nicolas et de Saint-Joseph y succombèrent ; ceux des quartiers de Saint-François et de Saint-Lazare eurent aussi à déplorer de nombreuses victimes. Alors il se passa des choses inouïes. Figurez-vous toute une population frappée de terreur, prise de vertige, et, au milieu de cette panique générale, chacun cherchant à fuir dans la campagne pour se soustraire à la mort. En quelques heures, la ville est abandonnée par les trois quarts des habitants ; mais, déjà atteints par la contagion, ils répandent sur leur passage les germes du mal qu'ils emportent avec eux. L'île entière en est bientôt infestée. Ici ce sont des cadavres abandonnés le long des chemins, là des mourants auxquels on refuse l'hospitalité qu'ils implorent, des femmes et des enfants expirant sans secours ; car tout individu attaqué par le choléra est comme un pestiféré qu'on repousse et dont on s'éloigne avec horreur. Le choléra ! à ce nom seul on s'épouvante, on fuit, les portes se ferment, on cherche tous les moyens de s'isoler. On dirait que le choléra, en semant l'effroi dans les esprits, a dénaturé tous les cœurs. Ce que je dis là est à la lettre, je n'exagère rien, j'esquisse l'ensemble des faits ; leur détail serait horrible à raconter. On a vu dans ces jours de désolation un malheureux père de famille obligé d'ensevelir lui-même tous les siens (la mère et quatre enfants morts en moins de vingt-quatre heures). On a vu des passants refuser un verre d'eau à un moribond tourmenté d'une soif dévorante, et se tordant dans son agonie. Que dirai-je de plus ?..... et pourtant j'aurais bien plus à dire.

Dans la ville de Las Palmas, la désolation fut à son comble ; l'épidémie y entassa victimes sur victimes. Sur une population que la désertion avait réduite à cinq ou six mille âmes, il y eut des jours néfastes où plus de 180 personnes succombèrent à l'intensité du mal. Six individus seulement, parmi les principaux de la ville, avaient répondu à l'appel de la municipalité au moment où la gravité des circonstances réclamait des mesures promptes et énergiques ; car rien n'avait été prévu d'avance pour les secours les plus indispensables. Il s'agissait d'installer de nouveaux hôpitaux pour obvier à l'accumulation des malades dans les quartiers habités par la population pauvre, où des familles entières, dépourvues de tout, gisaient dans des grottes infectes et dans de misérables chaumières. Il était urgent d'enlever les animaux délaissés et morts de faim dans les maisons qu'avaient abandonnées leurs maîtres, les cadavres ignorés dans des réduits où le choléra les avait frappés comme la foudre, et tous les morts à demi putréfiés qu'on amoncelait incessamment à la porte des cimetières. La situation s'aggravait d'heure en heure ; l'air s'empestait de plus en plus par les émanations qui se dégageaient de tous ces foyers d'infection sous la maligne influence d'une température de 29° centigrades. Aussi, à mesure que le choléra, devenu typhoïde, multipliait ses ravages avec un acharnement sans exemple, le désespoir s'empara des esprits, et il y eut un moment de terrible agonie, où il fut question d'abandonner la ville et de l'incendier pour arrêter les effets de cette épouvantable contagion. Les chariots ne suffisaient plus pour le transport de tant de cadavres ; l'aspect des cimelières était repous-

sant, et cependant, au milieu de cet affreux conflit, il y a eu de nobles et généreux dévouements. Cette ville, devenue un vaste tombeau, où dans les rues, dans les maisons, dans les grottes, dans les hospices, sur les places publiques, et jusque sur le parvis des temples, on ne rencontrait plus que morts et mourants; cette mortalité en masse n'effraya pas d'intrépides citoyens. Je suis heureux d'avoir à citer parmi eux deux de nos compatriotes, les frères Ripoché, qui ont organisé le service des transports, n'épargnant ni leur argent ni leur vie, qui ont soigné les malades, secouru les mourants et enterré les morts, alors qu'il fallait employer la force armée pour obliger des hommes encore valides d'aider à ensevelir tous ces cadavres infects, à ouvrir de grandes tranchées où plusieurs des travailleurs, déjà atteints du mal dont l'effroi et l'horreur du lieu accélérèrent sans doute la crise mortelle, tombèrent victimes d'une cruelle nécessité et vinrent s'entasser dans la fosse commune.

Cette épouvantable épidémie a ravagé l'île de Canaria pendant plus de trois mois. Il serait difficile de fixer au juste le chiffre des morts, car on n'a pas pu enregistrer tous les décès au milieu de tant de désastres, surtout dans les paroisses où les curés et les alcaldes ont succombé. Bien des gens qui sont morts dans la campagne, où ils avaient été chercher un refuge, ont été enterrés dans des lieux ignorés, par des personnes qui n'ont pas tardé elles-mêmes à partager leur sort. D'après une relation toute récente, le chiffre des victimes du choléra, durant cette grande calamité, est porté à 14 000; mais je le crois très-exagéré. Voici à cet égard les renseignements que je puis donner

comme plus approximatifs. La mortalité, dans la ville de Las Palmas, a été de 40 pour 100, mais ce chiffre a présenté de grandes variations dans les différents districts de l'île. En prenant pour base de l'évaluation les bulletins sanitaires publiés dans la gazette officielle de la province, qui donnent les décès journaliers d'après les rapports des chefs de district, on peut estimer à 15 pour 100 le chiffre général de la mortalité. Sur une population de 60 000 âmes, le nombre des morts serait donc 9 000. Quant à celui des individus atteints par l'épidémie, on l'évalue à 60 pour 100.

Il est un fait digne de remarque : les populations de Canaria qui se sont isolées en établissant un cordon sanitaire, pour empêcher toute communication avec les parties de l'île envahies, se sont préservées du fléau. Je citerai Agaète, bourg de la côte occidentale, et Mogan, village considérable, situé dans les montagnes du sud-est. C'est ce qui est arrivé encore à la famille du comte de *Vegã grande*, réfugiée à la campagne dans une propriété dont elle a fait garder les approches par ses fermiers. Que diront les médecins non contagionistes ?.....

-ainc me me conobasse à misiste ca...  
-tuera madoe asse...  
gum...  
grewite...  
no...  
-nos...  
os...  
est...  
as...  
ino...